

Le « roman » de la mélancolie aux XVI^e et XVII^e siècles

Quand la science se fait fiction

Carine Luccioni-Sauvage



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aes/343>

DOI : [10.4000/aes.343](https://doi.org/10.4000/aes.343)

ISSN : 2258-093X

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Carine Luccioni-Sauvage, « Le « roman » de la mélancolie aux XVI^e et XVII^e siècles », *Arts et Savoirs* [En ligne], 5 | 2015, mis en ligne le 15 mars 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aes/343> ; DOI : [10.4000/aes.343](https://doi.org/10.4000/aes.343)

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Centre de recherche LISAA (Littératures SAVoirs et Arts)

Le « roman » de la mélancolie aux XVI^e et XVII^e siècles

Quand la science se fait fiction

Carine Luccioni-Sauvage

- 1 Au début du XVII^e siècle, la médecine perpétue une longue tradition remontant à Hippocrate et à Galien ; elle n'enregistre ni découverte théorique majeure – sinon la circulation du sang par W. Harvey en 1628, dont les résultats mettront du temps à s'imposer – ni application pratique remarquable. L'historien François Lebrun, dans *Se soigner autrefois*, constatant que les avancées scientifiques dans ce domaine sont très limitées¹, impute « cette incontestable stagnation » au « respect tyrannique de la tradition »². Le théâtre de Molière, dans la seconde moitié du Grand Siècle, est emblématique d'un discours anti-médical qui vitupère le dogmatisme aveugle des docteurs de la Faculté et leur jargon néo-latin. À la scène 3 de l'acte III du *Malade imaginaire* (1673), la célèbre discussion des deux frères tourne en ridicule à la fois l'inefficacité des remèdes et l'impressionnante érudition des médecins rompus à tous les tours de la plus habile éloquence : Béralde oppose à la croyance imbécile d'Argan dans les pouvoirs de l'art médical un discours démystificateur qui en dénonce l'artifice et l'imposture. Dans la bouche du raisonneur, l'expression « le roman de la médecine » renvoie la science à une pure fiction³, c'est-à-dire à un discours qui charme par sa forme sans avoir de rapport ni avec la réalité, ni avec la vérité.
- 2 En empruntant à Molière cette métaphore, nous voudrions étudier la place de la fiction dans le discours médical développé par les traités de mélancolie de l'âge baroque. Le premier XVII^e siècle donne en effet le jour à plusieurs ouvrages rédigés en français qui ont pour objet de définir la mélancolie, d'en répertorier les symptômes et d'indiquer les moyens de sa guérison. Leurs trois principaux auteurs, André Du Laurens, Jourdain Guibelet et Jacques Ferrand témoignent d'un même souci de vulgariser leurs connaissances. Dans cette entreprise de « divulgation »⁴ savante, la rhétorique joue un rôle prépondérant ; elle révèle les liens essentiels qui unissent alors science et littérature et rattachent la médecine non seulement au champ de la vérité, mais aussi à l'univers de la fiction. Pour apprécier ce que Bernard Beugnot nomme « l'emprise rhétorique »⁵, il

convient d'aborder la réflexion des médecins sur la réception de leur œuvre et d'illustrer les attraits du « roman » mélancolique d'abord par le pittoresque de la démonstration savante, puis par le recours aux images et à la fable poétique.

Les attraits du « roman » mélancolique

- 3 À l'âge baroque, le paratexte des traités de mélancolie manifeste les préoccupations rhétoriques qui accompagnent l'édition médicale : préfaces, épîtres dédicatoires et avis au lecteur traduisent un questionnement sur les moyens de plaire. Ces marges de l'œuvre scientifique méritent attention parce qu'elles sont le lieu de sa rencontre avec le public. Préfaces et dédicaces ne sont pas destinées aux spécialistes et aux savants. Le choix d'écrire dans la langue vernaculaire, et non en latin, répond en effet à la volonté de s'adresser à un large public. André Du Laurens dédie à Louise de Clermont, comtesse de Tonnerre et duchesse d'Uzès, ses *Discours de la conservation de la veuë : Des maladies melancholiques : des catarrhes : & de la vieillesse*. Son épître dédicatoire met en avant la relation qui unit le médecin et sa patiente. Le docteur entreprend de l'instruire sur les « trois maladies ordinaires »⁶ dont elle souffre et qu'il soigne. Il a ajouté « un petit traité de la vieillesse, qui [lui] pourra servir à l'advenir »⁷. Cette dédicace est emblématique de la posture de l'auteur qui publie à la fois comme théoricien et comme praticien de la médecine. Du Laurens entend généraliser au plus grand nombre les « services utiles & agreables »⁸ qu'il a rendus à son illustre destinataire. Il veut faire profiter tous les lecteurs des explications qu'il lui a données lors de consultations privées⁹, comme en témoigne la pièce « Au Lecteur » : « Je crois que tous les gens d'honneur auront agreable ce mien petit labeur : c'est à eux à qui je m'adresse »¹⁰. Le souci d'instruire et de plaire est donc réitéré par le médecin : l'avis au lecteur renforce ce que Gérard Genette appelle « la fonction préfacielle de l'épître dédicatoire », par opposition à sa « fonction sociale la plus directe (économique) »¹¹. En exhibant une relation, la dédicace à la duchesse d'Uzès a pour effet d'assimiler le rapport entre l'auteur et le lecteur à celui qui unit le médecin à son patient¹². Ce faisant, elle assigne à l'ouvrage une fonction de vulgarisation savante qui détermine la rhétorique du traité, ou plutôt du « discours »¹³.
- 4 Suivant leur éloquence conventionnelle, ces « seuils » de l'œuvre scientifique font ressortir les attraits du « roman » mélancolique. L'agrément du lecteur est un lieu commun des pièces liminaires qui s'attachent, pour « valoriser le texte », à « valoriser le sujet »¹⁴. Or les médecins n'ignorent pas ce qu'un discours *De L'Humeur Melancholique*, comme celui que Jourdain Guibelet publie en 1603, peut avoir *a priori* de rebutant : « ce petit discours semble tenir quelque chose de l'humeur noire de laquelle il traite, & monstrent une face triste & melancholique (combien qu'il soit autre en l'interieur) »¹⁵. Dans sa préface, il évoque le lecteur que « le tiltre qu'il porte dégousteroit »¹⁶ et prend en compte les attentes du public :

Voire mais dira quelqu'un, quel plaisir recevra le Lecteur en ce traité de la melancholie ? Ce discours peut il apporter autre chose que du chagrin & de la tristesse, puis que le tiltre qu'il porte sur le front, ne promet que de la melancholie ? Le Lecteur qui ne cherche que les moyens de trouver quelque repos, relasche, ou recreation à son esprit, doit-il pas vacquer à un autre sujet, plustost que de s'arrester à une si facheuse matiere, qui se presente asses d'elle-mesme dans les affaires du monde, sans la rechercher de propos deliberé dedans les livres ? De verité encore que le premier but de ceux qui écrivent soit en instruisant de profiter au public, ils doivent outre cela, donner quelque goust à leurs écrits, pour réjouir le

Lecteur, & luy oster les occasions de s'ennuyer quand il nous donne une partie de son loisir.¹⁷

- 5 Le vocabulaire antithétique du plaisir et de l'ennui semble disqualifier le traité. Conformément à la rhétorique préfacielle des œuvres théoriques, l'argumentation de Guibelet consiste alors à mettre en avant l'intérêt intellectuel que son livre présente :

Le contentement de la lecture ne dépend pas tousjours de sujets ridicules, mais plustost de matieres qui enrichissent l'intellect & le rendent plus noble & plus parfait. Les esprits solides s'exercent à la recherche des causes : Ils se resjouissent lors que par discours ils entrent en cognoissance de ce qu'ils ignoroient au paravant ; fust ce un sujet le plus triste du monde. Les Philosophes discourent de la vieillesse, de la mort, & des passions de l'ame. Les Medecins des maladies, des douleurs, des excrements, des poisons, & neantmoins on prent plaisir à la lecture de leurs œuvres. Pourquoy donc ce discours de la melancholie, ou nous examinons la nature, les effets & les proprietiez de cete humeur, d'un jugement precipité sera til condamné sans estre oüy ? [...] Combien que la melancholie de soy, soit mal-plaisante, j'espere neantmoins, que ce que je deduiray de cete humeur, sera jugé agreable¹⁸.

- 6 Cet avant-texte est significatif de la stratégie auctoriale qui préside à l'activité de vulgarisation médicale au début du XVII^e siècle. Dans le cadre d'un ouvrage qui relève du genre didactique, le plaisir du lecteur est inséparable de l'instruction qu'il en retire. La rhétorique du « discours » médical se manifeste clairement dans l'énoncé des deux buts qu'il poursuit : instruire et réjouir le lecteur. L'argumentation en faveur du traité (profit et plaisir de la connaissance) est au service d'une *captatio* censée contrer les réticences du public. La formulation des effets recherchés est caractéristique de la rhétorique scientifique du temps¹⁹ : le texte médical est soumis à des jugements semblables à ceux que l'on porte sur l'œuvre oratoire ou l'œuvre de fiction.
- 7 Ce souci de plaire amène le médecin à soigner l'*inventio*, la *dispositio* et l'*elocutio*, conformément aux trois parties de la rhétorique. Pour ce qui est de l'invention du discours, sa qualité tient principalement à l'abondance de la matière rassemblée. Pour son traité *De la Maladie d'amour, ou Melancholie erotique*, Jacques Ferrand attire l'attention du lecteur sur la diversité des sources qu'il a utilisées : « Je vous offre ce petit discours [...] dans lequel vous trouverez toutes sortes de remedes pour guerir de la plus frequente & dangereuse maladie qui travaille les mortels de tous les deux sexes : lesquels j'ay ramassé és taillis des Philosophes, parterres des Medecins, & gléné és champs des Poëtes & Theologiens prophanes, pour vous plaire par cette varieté : *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.* »²⁰ Mêler l'utile à l'agréable, telle est la raison pour laquelle le théoricien va multiplier les références. L'encyclopédisme cumulatif de l'Humanisme²¹ se retrouve dans l'érudition savante du Baroque pour déterminer une esthétique de la diversité. Celle-ci se donne à lire à travers la métaphore filée du jardin (« taillis », « parterres », « champs ») qui assimile la lecture du traité médical à une promenade champêtre afin d'en souligner l'agrément. Le motif métaphorique du parterre de fleurs ou de la prairie revient tel un *leitmotiv* dans les préambules des traités de médecine pour renchérir sur la riche matière de cet ample « roman » que forme la tradition mélancologue. L'érudition joue en effet un rôle déterminant dans le charme exercé par l'exposé du savoir médical ; bien sûr, elle présente l'intérêt de lui conférer abondance et variété, mais surtout, elle a l'avantage d'emporter le savant, et avec lui le lecteur, sur les ailes de la fiction et sur la voie de l'imaginaire. C'est ainsi que le traité de médecine rencontre le pittoresque du conte plaisant.

Le pittoresque ou le modèle du conte plaisant

- 8 Le choix du pittoresque traduit bien l'intention des médecins de plaire au public. En effet, l'accumulation des références charme moins par la variété des arguments que par celle des exemples. C'est surtout par ce biais que le médecin entend intéresser le lecteur et satisfaire sa curiosité. Il s'agit de flatter son goût pour le sensationnel, l'extraordinaire par la relation de faits aussi nouveaux qu'étonnants. Dans l'avertissement au lecteur de son discours des *Maladies melancholiques*, publié pour la première fois en 1594, André Du Laurens prétend vouloir « divulgu[er] les mysteres de [son] art » à l'instar des « Medecins Grecs [qui] venoyent une fois l'annee escrire à la veuë de tout le peuple, en ce beau temple d'Aesculape qui estoit dressé en Epidaure, tout ce qu'ils avoyent observé de plus rare en leurs malades »²². La référence à l'Antiquité grecque autorise et légitime la démarche du médecin en lui assignant comme tâche d'inventorier pour les faire connaître les divers accidents des maladies et toutes les circonstances qui en restituent les singularités. Cependant, l'intérêt porté au fait pathologique dans ce qu'il a de « rare », loin d'orienter le traité de médecine du côté de l'observation exacte et du rapport véridique, tend au contraire à l'entraîner vers la fiction. La recherche du pittoresque incite le théoricien à privilégier l'admirable au détriment du véritable. Le modèle du conte plaisant l'emporte alors sur celui de la démonstration scientifique.
- 9 Cette contamination du langage médical par ce que nous qualifions aujourd'hui de « littéraire » intervient notamment à propos de la cure de la mélancolie hypocondriaque. Le récit de ces guérisons spectaculaires est propre à émerveiller tant par l'incongruité des rêveries du malade que par l'ingéniosité thérapeutique du praticien. De la même manière que Jourdain Guibelet le fera à sa suite, Du Laurens consacre un chapitre entier de son discours²³ à rapporter les différentes imaginations qui travaillent les mélancoliques et à relater les ruses employées par les médecins pour les désabuser de leurs illusions persistantes. Ces récits ressortissent non pas à une expérience vécue, mais à un savoir livresque. Depuis Galien, l'inventaire des bizarres obsessions des mélancoliques qui se croient devenues cruche, coq, roi, seigneur, etc. est un passage obligé pour les auteurs qui abordent la question du délire atrabilaire. S'inscrivant dans une longue tradition qui remonte à l'Antiquité²⁴, le médecin compile les références léguées par ses prédécesseurs :
- Aërce fait mention d'un qui croyait n'avoir point de tête, et publiait partout qu'on la lui avait coupée pour ses tyrannies, il fut guéri fort subtilement par l'artifice d'un Médecin nommé Philotime. Car il lui fit mettre un bonnet de fer bien pesant sur sa tête, et lors s'écriant que la tête lui faisait mal : fut tout soudain relevé de tous les assistants qui s'écrièrent : Vous avez donc une tête ; par ce moyent il se reconnut, et fut délivré de cette fausse imagination. Trallian écrit avoir vu une femme qui pensait avoir dévoré un serpent, il la guérit en la faisant vomir, et jetant quant et quant un serpent qu'il tenait tout près, dans le bassin. J'ai lu qu'un jeune écolier étant en une étude fut surpris d'une étrange imagination, il se mit en fantaisie que son nez était tellement grossi et allongé qu'il n'osait bouger d'une place, de peur qu'il ne heurtât en quelque lieu : tant plus on le pensait dissuader, tant plus il s'opiniâtrait. Enfin le Médecin ayant pris un grand morceau de chair et le tenant caché, l'assura qu'il le guérirait sur le champ, et qu'il lui fallait ôter ce grand nez : et soudain pressant un peu son nez, et coupant cette chair qu'il avait, lui fit croire que ce grand nez était coupé. [...] ²⁵
- 10 La digression introduit une pause divertissante entre deux développements abstraits et théoriques. L'extravagance grotesque des chimères mélancoliques est l'occasion d'amuser

et de surprendre le lecteur. Ces récits d'histoires saugrenues s'appuient néanmoins sur l'autorité des plus grands auteurs. Du Laurens avoue qu'il emprunte ses histoires « des Grecs, des Arabes, des Latins »²⁶ tout en ajoutant celles qu'il a vues. Mais cette érudition savante a pour but avoué de « donner du plaisir au lecteur »²⁷. Le sérieux de l'observation scientifique cède de façon évidente à l'allégresse du style enjoué et alerte par lequel le médecin rapporte les étonnants épisodes qui ont ponctué l'histoire de la maladie. Le goût pour l'anecdote pittoresque prend le pas sur la poursuite d'une finalité théorique. Pour Du Laurens, il s'agit d'émerveiller le lecteur par les histoires les plus extraordinaires possibles ; son catalogue ne retient que les folies « les plus rares »²⁸. Toutes ses anecdotes rivalisent d'originalité et d'in vraisemblance. Véritable *topos* médical, le récit de ces imaginations mélancoliques témoigne d'une fascination pour l'irrationnel et le délirant, significative de la place de la fiction dans le discours savant.

- 11 Un tel recensement d'illusions bizarres excède d'ailleurs le cadre du traité de médecine. Le caractère distrayant et récréatif de ces lubies explique qu'elles alimentent une littérature narrative facétieuse dont témoigne bien le *Trésor d'histoires admirables et mémorables de notre temps* de Simon Goulart. À la fois cas médicaux et histoires plaisantes, ces récits de chimères mélancoliques résultent, d'après Patrick Dandrey, d'un curieux mélange en associant « fiction savante et réalité historique »²⁹ :

Transposition de légendes médicales dans le traitement concret et somme toute crédible de patients identifiables ? Ou forgeries d'une médecine qui ne reculait pas devant la hâblerie ? La question demeure en suspens. [...]

La fiction ne cesse d'affleurer à la surface des récits donnés pour historiques. En témoigne le constant parallèle que l'on observe entre les faits attestés par les traités médicaux et les narrations, toutes badines et imaginaires, du conte et de la farce, du recueil joyeux ou curieux – on ne peut plus fictifs. [...] Il est malaisé de trancher, tant les va-et-vient sont constants entre les deux domaines, sans préséance avérée. En tout cas, bonne part des vignettes d'origine médicale que nous avons répertoriées et citées trouve place ici ou là dans le vaste réseau de contes, d'emblèmes, d'adages, de fables, de farces ou de proverbes qui agrémentent la littérature de la Renaissance et de l'époque baroque³⁰.

- 12 Comme l'indique l'auteur des *Tréteaux de Saturne*, ces anecdotes, que les traités de mélancolie présentent comme des observations médicales des temps ancien et présent, possèdent en fait un statut instable et ambivalent en relevant autant du témoignage historique que de l'affabulation savante. À la jonction de la science et de la « littérature », elles trahissent le caractère éminemment syncrétique du savoir mélancolique. La place de la fiction est constitutive d'un art qui donne le primat à la tradition et d'une logique qui entremêle sans cesse réflexion et émotion. Au début du XVII^e siècle, la pensée médicale ne se réduit pas à une démarche strictement rationnelle. Elle se développe à l'intérieur d'un imaginaire culturel où communiquent les savoirs et les arts. C'est ainsi que le « roman » de la mélancolie se constitue aussi à partir d'un vaste répertoire de textes littéraires que les médecins empruntent aux poètes. Le modèle de la fable poétique contamine le discours mélancolique qui y trouve un moyen supplémentaire de charmer par la variété.

Le recours aux images et à la fable poétique

- 13 L'invention livresque dont se réclament les traités de médecine sur la mélancolie puise non seulement à la tradition médico-philosophique, mais aussi à la tradition poético-

lyrique. Dans la perspective de vulgarisation médicale qui est la sienne, le discours scientifique s'inspire souvent de la poésie antique et moderne et des héros qu'elle met en œuvre. La prose du médecin cède alors la place aux enchantements des Muses et aux ravissements de la Fable. Précisons toutefois que la fiction lyrique et mythologique de la poésie est surtout convoquée par les traités de mélancolie érotique³¹. L'amour est en effet un sujet propice aux rencontres du scientifique et du littéraire à l'intérieur d'un même imaginaire culturel³². Le discours du médecin n'est qu'une des voies possibles de l'analyse des maux de l'amour également effectuée par le philosophe, le théologien et le poète³³. L'index des noms propres que contiennent les ouvrages médicaux (outre le traité *De la Maladie d'amour, ou Melancholie erotique* de Jacques Ferrand, citons l'*Antidote d'Amour* [1599] de Jean Aubery et l'*Anatomie de la mélancolie* [1621] de Robert Burton) révèle ici encore l'abondance de la matière convoquée, de Virgile, Properce et Ovide à Pétrarque, Belleau et Ronsard. Mais le statut de ces références n'est pas seulement illustratif ; elles possèdent une fonction proprement démonstrative en jouant le rôle d'un argument d'autorité. Il est frappant de voir que les poètes cités servent à authentifier le propos du médecin.

- 14 L'italien Mario Equicola, auteur d'un traité *De la Nature d'Amour* traduit par Gabriel Chappuis en 1584, opère une synthèse des analyses de la passion amoureuse, toutes disciplines confondues. Après l'examen des « discours Philosophiques », il se propose de retrouver « l'honorable troupe des Poètes, pour deviser avec eux, avec quelque affection »³⁴. C'est l'occasion pour lui de vanter la pénétration du discours poétique en comparaison de la littérature médico-philosophique : « Que l'on ne tienne pour fable ce que sous une fabuleuse fiction, les Poètes nous manifestent avec verité, à fin qu'ils cognoissent par exemples, l'amoureux de present »³⁵. La « fabuleuse fiction » des poètes n'inspire au théoricien aucun mépris ; jouant sur l'antithèse « fable »/ « fiction » et sur la polysémie du mot « fable » dont il récuse le caractère mensonger et faux, Equicola met l'accent sur la dimension fictionnelle de la poésie qu'il valorise en la considérant comme le véhicule de la vérité. Empruntée à la *Généalogie des dieux païens* de Boccace³⁶, cette définition de la poésie comme expression du vrai sous couvert de la fiction sous-tend la poétique de la Pléiade et la théorie littéraire des XVI^e-XVII^e siècles.
- 15 Une telle conception justifie le statut de la référence littéraire dans les traités de mélancolie où la fonction de la poésie et du mythe excède le cadre de l'ornement en servant de caution au discours médical. Par exemple, Jacques Ferrand corrobore son analyse de la pâleur des amants par la référence à la fable poétique de Clytie. La légende de cette nymphe éprise d'Apollon et métamorphosée en héliotrope lui semble une image appropriée pour définir le teint décoloré des amants passionnés : « Les Poètes ont recogneu que ceste couleur appartenoit aux amans, & non pas la blanche, quand ils ont feint que Clytia mourant de l'Amour du Soleil, fut changé en une herbe palle, & sans sang que les Grecs nommerent *Heliotropion*, les François soucy, œillets d'Inde, ou semblable »³⁷. Le médecin souligne le génie des fables et l'intelligence des poètes qui ont perçu leur valeur anthropologique. En même temps qu'il atteste la science déposée dans le mythe, il consolide sa démonstration en l'appuyant sur l'un des lieux communs les plus fréquents de la poésie amoureuse renaissante et baroque : la comparaison de l'amant au soucy³⁸. À travers le prestige qui accompagne le langage des Muses, la fiction se trouve par là même érigée en mise en forme indirecte mais non moins efficace et légitime de la vérité, usant de l'exemple pour atteindre des significations profondes et véritables.
- 16 Cette conception de la poésie n'est pas sans répercussion sur la valeur accordée par les médecins à la langue imagée, à laquelle ils recourent volontiers. Certes, le discours savant

qui vise surtout la clarté et l'intelligibilité exclut en principe les tours langagiers sophistiqués et préfère la simplicité aux détours du style poétique. L'emploi du style simple correspond à la règle rhétorique selon laquelle « c'est la matière qui doit déterminer dans le choix du style »³⁹ ; « c'est une règle de bon sens qu'il faut que les mots conviennent aux choses »⁴⁰ déclare Bernard Lamy dans sa *Rhétorique*. Ayant pour objet « les vérités qui se démontrent dans les sciences profanes »⁴¹, la médecine appartient aux « matières dogmatiques »⁴² où il est « assez ridicule de se passionner » et de « parler avec des emportements, des transports, et des figures que le bon sens veut qu'on réserve à d'autres occasions »⁴³. Alors que le style sublime se caractérise par « les métaphores, les figures où l'on a une grande liberté », le style simple contraint de « n'employer que les termes propres et ordinaires »⁴⁴. C'est ainsi qu'en publiant *De la Maladie d'amour*, Jacques Ferrand prétend offrir un « petit discours desnudé de toute éloquence et afféterie de langage »⁴⁵. Dans son avis au lecteur, André Du Laurens se défend aussi de poursuivre une visée esthétique dans la rédaction de son discours des *Maladies melancholiques*. Il se compare au philosophe, par opposition à l'écrivain qui recherche le beau langage :

J'auray bien plus à faire à contenter ceux là qui ne s'amusement qu'à la mignardise des mots, & à la propriété des diction : car sans doute ils se trouveront une infinité de mots rudes qui pourront offenser leurs par trop delicates aureilles : mais s'ils ne veulent avoir esgard que je ne fay pas profession d'escrire en François, je leur diray avec tous les sages, que ceste trop curieuse recherche des mots est indigne d'un Philosophe, & que je me suis contenté fuyant la Barbarie (de laquelle ils ne me sçauroyent du tout accuser) de faire entendre mon subject.⁴⁶

- 17 Le choix d'une écriture sobre et limpide est conforme à la perspective didactique du traité de médecine. L'*elocutio* répond ici à la *dispositio* du genre démonstratif, l'une et l'autre participant à l'exigence de clarté qui caractérise sa rhétorique.
- 18 Si beaucoup de théoriciens du début du XVII^e siècle se vantent de posséder « une methode plus claire & plus aisee que pas une des autres, avec un style non moins facile que succinct »⁴⁷, certains écrivains ne renoncent pourtant pas aux images poétiques. Les métaphores, les comparaisons et les allégories sont courantes sous la plume des médecins, en particulier pour traiter de la maladie d'amour, mais c'est à condition que ces figures ne soient pas obscures et qu'elles ne fassent pas obstacle à la compréhension du texte⁴⁸. L'exigence de clarté que l'esthétique malherbienne impose à la poétique de la poésie dans l'usage des figures⁴⁹ prévaut plus légitimement encore dans la rhétorique médicale. Cependant, pour rendre plus agréable leur exposé savant, les médecins n'hésitent pas à recourir aux ressources d'un discours poétique imagé. Les images, et surtout « les hyperboles et les métaphores »⁵⁰ d'après Bernard Lamy, sont le propre du style poétique car celui-ci vise avant tout à plaire. C'est le « désir de frapper vivement les sens, et de se faire entendre sans peine » qui porte les poètes « à user si souvent de fictions »⁵¹. Le médecin suit en cela les leçons de séduction que donnent les Muses :

On n'aime pas ordinairement les vérités abstraites, qui ne s'aperçoivent que par les yeux de l'esprit. Nous sommes tellement accoutumés à ne concevoir que ce que les sens nous présentent, que nous sommes incapables de comprendre un raisonnement s'il n'est établi sur quelque expérience sensible : de là vient que les expressions abstraites sont des énigmes à la plupart des gens ; et que celles-là plaisent qui forment dans l'imagination une peinture sensible de ce qu'on leur veut faire concevoir. C'est pourquoi les poètes dont le but principal est de plaire, n'emploient que ces dernières expressions : et c'est pour cette même raison que les métaphores, qui rendent les choses sensibles, sont si fréquentes dans leur style.⁵²

- 19 Cet art de persuader caractéristique du style poétique, les théoriciens de la mélancolie se l'approprient. Pour décrire les souffrances de l'atrabilaire amoureux, Jean Aubery emprunte à la poésie du temps sa mythologie infernale et il convoque les suppliciés des Enfers dans une prose destinée à frapper l'imagination du lecteur :

L'amour est un vray enfer, où se voyent tous les plus fameux supplices que l'antiquité a sceu inventer pour la punition des plus scelerats, on y verra des Sysiphes indefatigables, lesquels ayans roulé à toute puissance de services le rocher de leur amour, au sommet & à d'egal d'un plus grand merite que celuy qu'ils poursuivent estre repoussez & r'avallez si bas qu'il leur est impossible d'eux relever de dessous le faix desdaigneux [...] : on y reconnoistra l'amoureux Tythie, qui par nouvelles & renaissantes esperances repare continuellement les breches de son foye que la cruauté becquette sans se pouvoir r'assasier, on y trouvera mille Tantales qui baisent l'eau, sans la boire, qui touchent les pommes sans les oser entamer, qui sont au centre des faveurs, & toustefois n'approchent que de la superficie : Bref on y verra quantité d'Ixions qui attachez à la rouë d'amour toute leur vie, se promeinent & inquietent pour neant, & retournent tousjours au mesme point, ainsi que le cours du Soleil.⁵³

- 20 L'exemple mythologique développé par la métaphore filée de l'enfer⁵⁴ permet de mieux faire comprendre les symptômes de la maladie, d'en cerner la spécificité. Cette rhétorique superlative révèle l'innutrition littéraire des médecins. Les savants ont parfaitement assimilé les codes de la poésie lyrique dont ils soumettent les images hyperboliques aux finalités démonstratives et didactiques de leurs traités. Il convient donc de distinguer deux régimes de discours qui définissent la prose médicale ou deux types d'*elocutio* qui entrent non pas en concurrence mais en complémentarité : d'une part, une langue « propre & intelligible » relative à la visée scientifique de l'ouvrage, et d'autre part un style « poly & orné »⁵⁵ renvoyant à la fiction et à l'imaginaire poétique qui féconde la pensée médicale.
- 21 Le pittoresque du conte plaisant et les images de la fable poétique sont donc la preuve de la rhétorique fictionnelle qui informe le discours mélancologue au début du XVII^e siècle. Les traités portant sur la mélancolie à l'époque baroque illustrent bien ce « roman de la médecine » que raillera Molière à travers le masque de ses personnages. Qu'il soit narratif ou lyrique, en prose ou en vers, le modèle fictionnel révèle par ses nombreuses occurrences la culture humaniste de ces auteurs qui synthétisent les apports d'une tradition composite. Plus profondément, la fiction du conte et du poème met en abyme la nature essentiellement fictive du savoir mélancolique, puisqu'il prend pour objet une réalité – l'humeur noire – qui n'existe pas. Construction mentale formée de la fusion des apports conjoints des savoirs et des arts, la fiction mélancolique signe l'unité d'une culture et cristallise l'esprit d'une époque où la science ne s'institue pas autonome. L'érudition suscitée par ce « mal fantastique »⁵⁶ qu'est la mélancolie construit à l'intérieur de l'œuvre scientifique un espace imaginaire qui place le médecin au cœur de la République des Lettres.

NOTES

1. « La mise en place, au XVII^e siècle, de la science moderne qui, à l'opposé du naturalisme magique du Moyen Âge et de la Renaissance, s'appuie sur le doute méthodique et le primat de la raison et de l'expérience, n'a longtemps aucun effet sur la médecine qui reste esclave de ses théories invérifiées et de son attachement servile aux grands maîtres de l'Antiquité. » in François Lebrun, *Se soigner autrefois. Médecins, saints et sorciers aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points » / « Histoire », 1995 [1983], p. 19.
2. *Ibid.*, p. 53.
3. « Fiction » est définie par Pierre Richelet « Action ingénieuse de l'esprit qui imagine une chose qui n'est pas » (*Dictionnaire françois, contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise. [...]*, Genève, Jean Herman Widerhold, 1680, p. 332). Le *Dictionnaire de l'Académie françoise* note : « Invention fabuleuse. [...] Il se prend aussi pour Mensonge, Dissimulation, Deguisement de la verité » (tome I, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1694, p. 443). Antoine Furetière parle quant à lui de « Mensonge, imposture » et ajoute : « se dit aussi des inventions poétiques, des productions de l'imagination » (*Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les Termes des sciences et des arts : Divisé en trois Tomes. Tome second. E-N*, La Haye et Rotterdam, Arnoud et Reinier Leers, 1701, n.p.)
4. Radu Suci, « Introduction », in André Du Laurens, *Discours des maladies mélancoliques*, Paris, Klincksieck, coll. « Le génie de la mélancolie », 2012 [1594], p. LVII.
5. Bernard Beugnot, « De quelques lieux rhétoriques du discours scientifique classique », *Revue de synthèse*, Paris, Éditions Albin Michel, 101-102, Tome CII (janvier-juin 1981), p. 20.
6. André Du Laurens, *Discours de la conservation de la veuë : Des maladies melancholiques : des catarrhes : & de la vieillesse. [...]*, [s.l.], Theodore Samson, 1598, « Epistre. », p. 5.
7. *Ibid.*, p. 7-8.
8. *Ibid.*, p. 4.
9. « Vostre esprit qui est capable de tout ce qui est de plus rare au monde, a esté curieux d'en cognoistre les causes, & sçavoir d'où procedoyent tous ces accidens : Je vous en ay fort souvent entretenue, & en propos vulgaires, & en termes expres de la medecine. En fin mes discours vous ont esté si agreables, que [...] vous m'avez commandé de les mettre par escrit, & de leur faire voir le jour sous vostre autorité. » (*Ibid.*, p. 6-7).
10. André Du Laurens, *Discours de la conservation de la veuë : Des maladies melancholiques : des catarrhes : & de la vieillesse. [...]*, *op.cit.*, « L'Autheur au Lecteur. », p. 12.
11. Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points » / « Essais », 1987, p. 126-127.
12. « Quel qu'en soit le dédicataire officiel, il y a toujours une ambiguïté dans la destination d'une dédicace d'œuvre, qui vise toujours au moins deux destinataires : le dédicataire, bien sûr, mais aussi le lecteur, puisqu'il s'agit d'un acte public dont le lecteur est en quelque sorte pris à témoin. » (Gérard Genette, *op. cit.*, p. 137).
13. Comme l'affirme Radu Suci, le discours est le « genre de prédilection du médecin vulgarisateur » au début du XVII^e siècle. Relevant de « l'entretien didactique » par « une dimension d'oralité, un caractère oratoire », son caractère rhétorique est évident si on l'oppose au genre du traité : celui-ci « replie sur l'émetteur l'intérêt et la fin du projet », alors que « le discours est propulsé vers un auditoire » (in André Du Laurens, *Discours des maladies mélancoliques*, *op.cit.*, « Introduction », p. LXIII-LXIV).
14. Gérard Genette, *op.cit.*, p. 201.

15. Jourdain Guibelet, *Trois discours philosophiques. Le I. de la comparaison de l'Homme avec le Monde. Le II. du Principe de la generation de l'Homme. Le III. de l'Humeur Melancholique. Mis de nouveau en lumiere par Jourdain Guibelet. M., Évreux, Antoine Le Marié, 1603, « Discours troisieme. De l'Humeur Melancholique », « À noble et vertueux Seigneur Pierre de Roncherolles Baron du Pont Saint Pierre », n.p.*
16. *Ibid.*
17. *Ibid.*, « Preface », n.p.
18. *Ibid.*
19. « Du discours de la science, on attend aussi une certaine forme d'agrément ou d'*ornatus*. Dès lors que le souci du public impose ses exigences ou ses codes, dès lors que sont pris en compte les moyens d'assurer au texte scientifique une efficacité ou des effets propres à un auditoire ou à des fins déterminées, il y a manifestation rhétorique. L'œuvre scientifique n'échappe pas, dans la forme même qu'elle adopte, au poids du public sur le texte en général. » in Bernard Beugnot, *op. cit.*, p. 12.
20. Jacques Ferrand, *De la Maladie d'amour, ou Melancholie erotique. Discours curieux qui enseigne à cognoistre l'essence, les causes, les signes, & les remedes de ce mal fantastique. Par Jacques Ferrand Agenois, Docteur en la Faculté de Medecine, Denis Moreau, 1623, « Au Lecteur », n.p.*
21. « Ces érudits du premier XVII^e siècle sont restés pour une part des humanistes, au sens XVI^e siècle du mot : accablés et ravis à la fois devant la masse de connaissances que leur fournissent les auteurs de l'Antiquité, dont ils n'ont pas l'impression d'avoir épuisé les ressources. Ils continuent, ou plutôt reprennent, en seconde et troisième lecture, la collation des manuscrits, les traductions qui ont été données avant eux et les interprétations qui ont suivi. Car ils sont bien persuadés que ces savoirs antiques doivent être assimilés par eux ; font partie de ce langage nécessaire qu'ils peuvent combiner avec leurs connaissances apprises sur leur temps. », in Robert Mandrou, *Histoire de la pensée européenne. 3. Des humanistes aux hommes de science (XVI^e et XVII^e siècles)*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points » / « Histoire », 1973, p. 154.
22. André Du Laurens, *Discours de la conservation de la veuë : Des maladies melancholiques : des catarrhes : & de la vieillesse [...]*, *op.cit.*, « L'Autheur au Lecteur. », p. 11.
23. Voir André Du Laurens, *Des maladies melancholiques, & du moyen de les guarir*, *op. cit.*, 1594, « Histoire de certains melancholiques qui ont eu d'estranges imaginations. Chap. VII. », p. 263-271 et Jourdain Guibelet, *Trois discours philosophiques [...]*, *op. cit.*, « Discours troisieme : De L'Humeur Melancholique », « Quelques histoires de melancholiques. Explication de leurs diverses imaginations. Chapitre VI. », p. 238b-245a.
24. L'origine antique de la liste que les médecins dressent des bizarreries mélancoliques remonte au chapitre du traité *Des Lieux affectés* où Galien propose plusieurs histoires déjà rapportées par des analystes antérieurs de la mélancolie, tout en y ajoutant du sien. Voir Patrick Dandrey, *Les Tréteaux de Saturne. Scènes de la mélancolie à l'époque baroque*, Paris, Klincksieck, coll. « Le génie de la mélancolie », 2003, v, p. 172.
25. André Du Laurens, *Des maladies melancholiques, & du moyen de les guarir*, *op. cit.*, « Histoire de certains melancholiques qui ont eu d'estranges imaginations. Chap. VII. », p. 263-271.
26. *Ibid.*, p. 263.
27. *Ibid.*
28. *Ibid.*, p. 270.
29. Patrick Dandrey, *op. cit.*, p. 175.
30. *Ibid.*, p. 175-176.
31. Voir à ce propos l'article de Roger Duchêne, « Éros chez le médecin », *Eros in Francia nel Seicento*, Adriatica-Bari / Nizet-Paris, 1987, p. 177-186.
32. Voir sur ce point « Splendeurs et misères de l'amour noir », 2^e partie de notre ouvrage *Les Rencontres d'Apollon et Saturne*, Paris, Classiques Garnier, 2012, coll. « Lire le XVII^e siècle », p. 235-476.

33. Dans une des pièces liminaires au traité *De la Maladie d'amour* de Jacques Ferrand, le libraire Denis Moreau situe la parole du savant au sein d'une pluralité de discours : « Je sçay que ce sujet a occupé toute l'antiquité, & a donné de la peine à tous ceux qui ont voulu s'embarquer sur cet Ocean de merveilles [...] Apres que les Theologiens l'ont nommé charité & dilection, les Philosophes passion & mouvement de l'ame, les Medecins concupiscence, maladie d'esprit, melancholie, fureur, rage : Apres que l'on luy a donné des tiltres d'honneur, & d'infamie ; qu'on l'a surnommé chaleur, feu, flambeau, glace, neige, fiel, poison, venin, peste, beste, tygre, lyon, medecin, alchimiste, musicien, soldat, enchanteur, religieux, laboureur, berger, charlatan, encore se plaint-on de n'avoir pas assez dit, & de n'avoir pas penetré assez avant en la cognoissance de sa nature & de son pouvoir. » (Jacques Ferrand, *op. cit.*, « Epistre. A Messieurs les Estudians en Medecine à Paris. », n.p.).

34. Mario Equicola, *Les Six Livres de Mario Equicola d'Alveto autheur celebre. De la Nature d'Amour, tant humain que divin, et de toutes les differences d'iceluy. Rempliz d'une profonde doctrine, meslée avec facilité et plaisir, Imprimez de ce temps plusieurs fois en Italie, et maintenant. Mis en François par Gabriel Chappuys tourangeau*, Jean Housé, 1584, IV, 3, p. 206a.

35. *Ibid.*, p. 206a-206b.

36. Jean Boccace, *De la Généalogie des dieux païens, livres XIV et XV : un manifeste pour la poésie*, traduit, présenté et annoté par Yves Delègue, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2001.

37. Jacques Ferrand, *op. cit.*, « Chapitre XV. Les causes de la couleur palle des Amans. », p. 97.

38. Sur la fortune de cette image et sa signification médicale, voir notre ouvrage *Les Rencontres d'Apollon et Saturne*, *op. cit.*, p. 451-473.

39. Bernard Lamy, *La Rhétorique ou l'Art de parler*, éd. de Christine Noille-Clauzade, Paris, Honoré Champion, 1998, IV, 8, « La matière que l'on traite doit déterminer dans le choix du style. », p. 348.

40. *Ibid.*, IV, 10, « Du style, ou caractère simple. », p. 354.

41. *Ibid.*, IV, 15, « Quel doit être le style dogmatique. », p. 366.

42. *Ibid.*, p. 365.

43. *Ibid.*, p. 366.

44. *Ibid.*, IV, 10, « Du style, ou caractère simple. », p. 354.

45. Jacques Ferrand, *op. cit.*, « Au Lecteur », n.p.

46. André Du Laurens, *Discours de la conservation de la veuë : Des maladies melancholiques : des catarrhes : & de la vieillesse [...]*, *op.cit.*, « L'Autheur au Lecteur », p. 12.

47. Nicolas-Abraham de La Framboisière, *Le Gouvernement necessaire à chacun pour vivre longuement en santé [...]*, Paris, Marc Orry, 1608, « Preface, à Monseigneur de Sillery, Chancelier de France », n.p.

48. « Vray est que pour donner plus de grâce au discours, en certains endroits j'ay usé de metaphores & d'allegories, mais quand elles sont tant soit peu obscures, j'ay adjousté l'interpretation en la marge, à fin d'estre entendu de chacun. » (Nicolas-Abraham de La Framboisière, *op.cit.*, « Preface, à Monseigneur de Sillery, Chancelier de France », n.p.).

49. Contre les obscurités du langage poétique, Pierre de Deimier écrit : « Je donneray encore ce mot d'avertissement au futur Poëte, que lors qu'il luy aviendra d'alleguer en ses Poëmes quelque exemple, ou comparaison de fable, d'Histoire, ou de Philosophie, qu'il soit avisé de l'especifier par des termes les plus clairs & significatifs » (*L'Academie de l'Art poetique [...]*, Paris, Jean de Bordeaux, 1610, « De la clairté ou claire intelligence dont la Poësie doit estre accompagnée », p. 275-276).

50. Bernard Lamy, *op.cit.*, IV, 16, « Quel doit être le style des poètes », p. 367.

51. *Ibid.*, p. 368.

52. *Ibid.*, p. 367-368.

53. Jean Aubery, *L'Antidote d'Amour [...]*, Paris, Claude Chappelet, 1599, « Que l'Amour est la plus grande, la plus violente, & pernicieuse passion de l'Ame », p. 48b-49b.
54. Cette métaphore filée se retrouve sous la plume de Robert Burton. Voir *L'Anatomie de la mélancolie*, Paris, José Corti, 2001, vol. I, p. 724-725.
55. Nicolas-Abraham de La Framboisière, *op. cit.*, « Preface, à Monseigneur de Sillery, Chancelier de France », n. p.
56. C'est ainsi que Jacques Ferrand caractérise la mélancolie dans le titre de son traité *De la Maladie d'amour, ou Melancholie erotique [...]*, *op. cit.*
-

RÉSUMÉS

À travers le corpus des traités de médecine consacrés en intégralité ou en partie à la mélancolie, qui sont publiés en France aux XVI^e et XVII^e siècles, la science révèle les liens étroits qu'elle noue entre raison et imagination, liens caractéristiques d'un âge préscientifique où la pensée se départ rarement de l'exemple et de l'analogie. Dans un souci de vulgarisation, l'exposé didactique est soumis aux principes horatiens de l'*utile dulci* et les ressources de la rhétorique fournissent au médecin les moyens de plaire au public. Selon cet art de persuader, le modèle fictionnel, qu'il soit narratif ou lyrique, intègre la catégorie de l'imaginaire au champ du savoir mélancologue qui trouve dans le conte ou la fable quelques-unes de ses formes d'expression originales.

INDEX

Mots-clés : science, fiction, mélancolie

AUTEUR

CARINE LUCCIONI-SAUVAGE

Université Paris-Sorbonne, CELLF 17^e-18^e